

La vita è bella

Barbiers — une histoire d'hommes de Claude Demers

Gérard Grugeau

Numéro 127, juin–juillet 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25543ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2006). Compte rendu de [La vita è bella / *Barbiers — une histoire d'hommes* de Claude Demers]. *24 images*, (127), 57–57.

La vita è bella

par Gérard Grugeau

Intrigué par un atelier allumé tard le soir près de chez lui, le réalisateur français Alain Cavalier se décide un jour à en franchir le seuil. Il découvre alors une matelassière au travail chez qui il reviendra filmer pour enregistrer les gestes du quotidien et recueillir quelques confidences. Naîtra de cette rencontre impromptue la magnifique série « Portraits » sur les petits métiers de Paris en voie de disparition. Face à *Barbiers* de Claude Demers, qui s'aventure ici avec grâce sur le terrain du documentaire, on imagine fort bien ce réalisateur répondant à un même appel mystérieux du réel. Cinéaste travaillé par la fragilité du bonheur et la fuite inexorable du temps, l'auteur de *L'invention de l'amour* trouve avec ce film lumineux une nouvelle occasion de célébrer la vie et, dans *Barbiers*, la vie trépigine et entre à pleines portes.

Comme son titre l'indique, ce sont les vieux salons de barbier marqués de leur enseigne singulière que le cinéma investit ici. Ces salons en marge du monde sont tenus pour la plupart par de vieux immigrants d'origine italienne ou grecque qui, bientôt, passeront la main ou verront leur commerce disparaître sous les assauts du modernisme. Ces lieux surannés, chargés d'histoire, contribuent pourtant au maintien du lien social, à une vie de quartier et à une convivialité de bon aloi qui rapproche les hommes et scelle leurs amitiés. Ils sont lieu de parole, lieu de confession, lieu d'attente aussi dans le tic-tac des horloges quand la clientèle se fait rare comme à Trois-Rivières. Et les gestes du barbier, saisis dans le silence immobile que vient griffer la valse opératique des ciseaux, semblent procéder d'une cérémonie presque sacrée à la chorégraphie minutieuse qui défie le temps. Ancré dans une sorte d'éternel présent, le film recense en tableaux vivants et en natures mortes toute cette « vaste ménagerie » dont parlait Francis Ponge dans *Le parti pris des choses* et qui fait l'essence immua-



Claude Demers se présente à nous en artisan d'un cinéma humble.

ble du lieu : la devanture colorée, le lavabo rutilant, les meubles polis, les fauteuils capitonnés, les instruments usuels à la présence aussi secrète qu'absolue et l'esprit du propriétaire qui plane alentour, fidèle gardien de la sacralité du réel.

Barbiers s'attache à certains de ces gardiens d'un artisanat du quotidien qui se transmet avec amour ou se perd, c'est selon. Stefano Cella et surtout Michel Bilotto, surnommé « Rocco », sont deux passeurs de ces lieux d'ici qui se dérobent parfois dans l'ailleurs. Et le cinéma buissonnier de faire se croiser les ombres à la faveur d'un voyage à rebours pour que Rocco, le jeune révolté d'antan, puisse revoir sur film le village de son enfance italienne avant qu'il n'évoque plus tard le terrible chaos de la guerre sous l'œil hébété d'un enfant en train de se faire coiffer. Retour au monde originel vénéré, télescopage des lieux et des époques que le cinéaste livre avec émotion au barbier si disert figé soudainement dans le désert des mots. Entre ici et là-bas, « la vie s'agite et s'inquiète, éternellement ressuscitable ». Mais au-delà de l'inquiétude qui perce, pas de nostalgie encombrante. La vie d'ici éclate, hasardeuse. Les arbres bruissent, rythmant le pas des marcheurs dans la Petite Italie, le soleil d'été inonde et la pluie orageuse ruiselle et se brise.

Dédié aux pères, *Barbiers* décrit un univers exclusivement masculin (*Une histoire d'hommes* en est d'ailleurs le sous-titre), mais les femmes ne sont jamais loin (l'ex-ministre Liza Frulla y fait une brève apparition

en campagne électorale). Ici, déesses d'un hors-champ ouvert à tous les fantasmes, elles ornent les murs de leurs formes avenantes ou elles s'offrent dans les revues pornos que la clientèle feuillette en cachette en attendant le coup de ciseaux du maître. Souveraines, elles sont « le passe-temps préféré » des messieurs. Et à travers elles, une autre forme de transmission opère, virile celle-là. Une fraternité naturelle se crée entre Rocco et le réalisateur, qui a toujours fait du mystère féminin le point de focalisation de son cinéma. L'humour affleure au détour des confidences. Et c'est dans ce rapport de proximité attentionné que permettent la légèreté du dispositif cinématographique et le travail sur la durée que le film réussit à prendre la mesure des choses, des lieux et de ceux qui les font vivre. En filmant un microcosme méconnu qui s'éteint, en recueillant une parole et une mémoire porteuses d'un certain art de vivre, qui passe notamment par l'amour du travail bien fait et le respect du temps, *Barbiers* fait œuvre utile contre l'oubli. Dans le prolongement de ces hommes d'une certaine génération entièrement dévoués à leur travail, Claude Demers cinéaste se présente à nous en artisan d'un cinéma humble qui, par ce détour par le documentaire, « remet sur le métier son ouvrage » pour réaffirmer sa relation au monde. **24**

Québec, 2005. Ré. et scé. : Claude Demers. Ph. : Michel La Veaux. Son : Richard Lavoie, Sylvain Vary. Mont. : Claude Palardy. Dir. musicale : Anthony Rozankovic. 78 minutes. Dist. : Christal Films.